

Méditation
MISEREROR SUPER TURBAM

P. Jean-Emile Anizan

F d I C

Misereor super turbam²

Jesus venit secus mare Galileæ Mt XV³

C'est la solitude de l'âme, la retraite du monde, le recueillement, l'éloignement de tout ce qui constitue le monde. C'est l'état dans lequel l'âme est attentive à Dieu et est plus apte à l'entendre.

C'est là qu'en ce moment je veux établir mon âme. Je le ferai effectivement toutes les fois que je le pourrai mais je veux m'y tenir même au milieu des préoccupations, des affaires, des visites, des œuvres.

Surtout en ce moment je voudrais m'y mettre pour entendre ce que Dieu veut. Je voudrais bien comme Jésus y amener un petit collège...

Et ascendens in montem, sedebat ibi.

Il faut habiter les lieux élevés, la montagne, c'est-à-dire Dieu, les régions célestes et divines, le pays de la vertu. Il faut vivre au-dessus de ce monde. C'est là qu'habitent les Saints, les âmes qui veulent sérieusement et définitivement être à Dieu.

Comment y monte-t-on ? ? ? Sans doute en priant, en se détachant du monde, par la mortification, par l'oubli de soi-même. Mais, je crois, par une grâce particulière de Dieu. J'ai lu bien des vies de Saints, j'ai lu plusieurs ouvrages de spiritualité. Les Saints racontent l'état où ils se sont trouvés, les auteurs décrivent les divers états de l'âme avancée dans la perfection, leurs oraisons, leur recueillement, leur vol au-dessus des choses ici-bas.

Comment arriver, je ne dirai pas à ces états (cela n'est pas la vocation de tous), mais au moins d'une façon ou d'une autre sur la montagne et surtout à s'y établir ?

L'expérience ne prouve-t-elle pas que Dieu seul conduit là ? Mais il faut l'obtenir de Dieu qui a toujours l'oreille penchée vers celui qui le prie sincèrement et de cœur.

Ô mon Dieu, accordez-moi d'atteindre cette bienheureuse montagne vers laquelle je soupire depuis si longtemps ! Oh ! je ne Vous demande pas les joies du Thabor, mais d'arriver enfin à Vous, d'être à Vous, de m'établir en Vous de façon à ne m'en plus éloigner jamais.

¹ Le manuscrit, de la main du P. Anizan, conservé aux archives, est vraisemblablement une copie tardive comme le laissent penser : l'en-tête F d I C, la mise en page respectée du début à la fin du texte et la régularité de l'écriture.

² Mc 8,2

³ Les citations sont tirées de Mt 15, 29-32

Demeurer d'une façon permanente sur cette montagne c'est bien là la Sainteté. On peut y monter encore assez facilement, Dieu l'accorde à un bon nombre d'âmes, même dans les débuts de la vie spirituelle et puis, de temps en temps. Mais y rester, y demeurer habituellement, avoir là son séjour, sa demeure, c'est l'apanage des Saints.

Je vous cherche depuis longtemps, Sauveur Jésus, là seulement sur cette montagne sainte, je Vous trouverai, je demeurerai avec Vous. Attirez-moi !

Et accesserunt ad eum turbæ multæ habentes secum mutos, cæcos, claudos, debiles et alios multos ; et projecerunt eos ad pedes ejus et curavit eos.

Le Saint des Saints attirait à lui irrésistiblement les foules. Il y avait en lui une puissance d'attraction à laquelle on n'échappait pas. Le bruit de sa sainteté, de son admirable doctrine, de sa puissance, de sa bonté, de sa charité surtout pour les déshérités s'était répandu partout et avait éveillé en tous le désir de le voir, de l'entendre, avait éveillé aussi la sympathie qu'exerce toujours une charité vraie.

Et puis, ceux qui l'avaient vu et entendu voulaient le revoir et l'entendre. Je ne sais quelle impression de vertu et de sainteté se dégagait de sa personne et excitait la confiance, le respect et le désir de se mettre sous son influence sanctifiante. C'était comme un parfum du ciel.

Personne du reste ne parlait comme lui. Sa parole portait avec elle la grâce et produisait la lumière, le réconfort, la consolation, le désir de la vertu.

On savait aussi qu'il aimait les déshérités, les disgraciés, les infirmes, qu'il les guérissait, et, soit par commisération pour ces malheureux, soit pour se donner l'occasion de voir un miracle incontestable, on les lui amenait de toutes parts, on se contentait de les mettre à ses pieds et ils les guérissait toujours.

Quel magnifique tableau à faire avec ces scènes de foules amenant toutes les infortunes, les jetant aux pieds du Sauveur et attentives, les yeux grands ouverts, haletantes tandis que d'un geste ou d'un mot Jésus les guérissait !

Quand un homme est arrivé à s'établir sur la montagne de la sainteté, quelque chose de semblable se manifeste. Il acquiert une puissance d'attraction mystérieuse. Les Saints attirent. La sainteté est chose si rare et si belle, elle est tellement rayonnante et bienfaisante qu'on vient à elle, qu'on veut y revenir, qu'on l'admire, qu'on subit son influence. Ah ! si les prêtres étaient de vrais saints quel mouvement des foules vers eux ! Si j'étais saint moi-même ! Quelle puissance de parole, d'action ! La grâce suinterait de tout mon être, et comme on accourrait pour en être imprégné !

N'importe où Dieu m'appelle en ce moment et désormais, tous mes efforts doivent tendre à la Sainteté. L'imitation dit que la piété sert à tout, la sainteté est la source de la fécondité pour tout apostolat.

Un autre grand moyen d'attraction c'est la charité vraie, bienveillante, désintéressée, profonde. Il faudrait qu'on me sache l'ami dévoué de tous les pauvres, des déshérités, des disgraciés, de tous ceux que le monde fuit ou repousse, de ceux qui sont solitaires au milieu des foules, de ceux qui sont seuls, qui n'ont plus personne.

Il faudrait que tous ceux qui les rencontrent me désignent à eux, me les envoient, leur disent : « Allez à lui », que je sois leur suprême ressource, leur dernier ami.

C'est ma vocation, c'est l'appel que Dieu m'a fait entendre, ça été mon aspiration et mon étoile.

Donnez-moi, ô mon Dieu, la possibilité de me dévouer à eux, à eux seuls, donnez-moi de les attirer, de les soulager, de les consoler, de les soutenir, de les mener à Vous et au ciel.

Vous leur avez dit, Vous, père des pauvres, « Venite ad me omnes qui laboratis⁴... » Cette parole a été la devise de mon sacerdoce, qu'elle reste la devise de ce qui me reste de vie. Puissé-je aussi amener d'autres âmes généreuses à en faire leur devise et l'inspiration de leur apostolat !

Turbæ mirarentur videntes mutos loquentes, claudos ambulantes, cæcos videntes ; et magnificabant Deum Israel.

Quel sujet d'étonnement, d'admiration si les foules ouvrières et populaires ouvraient les yeux à la vérité, reprenaient le goût de la prière, se remettaient à l'observation de la loi divine ! Quelle joie ! quelle édification ! quel encouragement pour les bons ! Quel bonheur !

Et aussi combien on en glorifierait Dieu ! Ah ! faire glorifier Dieu ! N'est-ce pas l'œuvre la plus grande, la plus souhaitable, la plus digne de notre ambition ?

Nous voyons souvent dans l'Evangile que le plus grand fruit des miracles de Jésus-Christ c'était de faire glorifier son Père. Les foules se retiraient ordinairement en glorifiant Dieu.

Ce devrait être en tout mon premier et grand souci.

Jesus autem convocatis discipulis dixit : Misereor turbæ.

Que je voudrais comprendre et pénétrer ce misereor du divin Sauveur ! voir et sentir à quel point cette compassion pénétrait et imprégnait tout son cœur ! Que je voudrais en être pénétré et imprégné moi-même ! Misereor. Il faut que je médite sur ce mot, que je l'approfondisse, que je le goûte, que je le réalise en moi.

La foule dont il est parlé là, c'est le grand nombre des âmes simples, des pauvres, des familles de travailleurs qui gagnent leur pain au jour le jour et à la sueur de leur front, des déshérités de ce monde, de ceux qui n'ont personne. Ce sont ceux dont parle l'Evangile de St Matthieu dans ce passage relatif à Jésus : « Videns turbas, misertus est eis quia erant vexati et jacentes sicut oves non habentes pastorum. » Mt 9,36

Jésus a eu pitié de ces foules. De nos jours qui en a pitié ?

Elle est tombée dans l'ignorance, dans l'indifférence, dans le mépris et l'hostilité à l'égard des choses de Dieu. On l'a abandonnée aux suppôts de Satan qui l'a entraînée dans le socialisme, dans l'anarchie, dans la révolution, dans l'impiété.

Les enfants sont perdus dans la famille, la rue et l'école, les jeunes gens et jeunes filles dans les ateliers, bureaux et magasins ; le service militaire, les doctrines qui courent, l'amour du plaisir ont démoralisé la jeunesse ; la presse, les campagnes électorales, les scandales, les

⁴ Mt 11, 28

grèves, l'alcoolisme, la propagande infernale sur la limitation du nombre des enfants, sans parler des hôpitaux laïcisés ont perdu notre peuple.

Sans doute le clergé zélé s'occupe de ceux qui s'approchent d'eux-mêmes, sans doute on a multiplié à Paris les centres religieux dans les quartiers populaires, mais les masses nous échappent et échappent à Dieu.

Elles sont là comme gisantes, comme des troupeaux, abandonnées et sans pasteur.

Que faudrait-il ? des hommes qui aiment ces foules, qui comprennent leur détresse et leur abandon spirituel, qui aillent à elles, qui leur prouvent leur intérêt et leur attachement, qui se dévouent tellement à elles, qui soient à un tel point dévoués à [elles], à leur disposition toujours, qui mettent tellement Dieu et la religion à leur portée dans la prédication, dans les offices, dans la dispense des sacrements, dans les œuvres, qu'ils puissent dire : « Voilà nos hommes, ils sont à nous et à nous seuls, nous pouvons toujours aller à eux, nous ne serons jamais repoussés, ils s'intéressent à tout ce qui nous intéresse, ils travaillent pour nous, ils sont à nous, nous avons un pasteur et un père. »

En Jésus le misereor a été jusqu'à l'Incarnation, jusqu'à la crèche de Bethléem, jusqu'à l'atelier de Nazareth, jusqu'à tous les détails de sa vie d'apostolat, jusqu'à la souffrance, jusqu'à la Passion, jusqu'à la mort atroce de la Croix.

Voilà un misereor vrai, profond et sérieux. Auprès de lui qu'est-ce que mon misereor ? Et pourtant je voudrais l'imiter, l'acquérir, le réaliser.

Mon Dieu ! donnez-moi d'être vraiment le bon Samaritain de tous ces pauvres vexati, de ces pauvres souffrants de corps, de cœur ou d'âme qui gisent sur le chemin de la vie et au milieu du monde indifférent comme des agneaux sans pasteur.

Ah ! si je pouvais non seulement être le pasteur de ceux que je puis rencontrer mais [aussi] susciter et préparer des pasteurs à ceux que je ne rencontrerai jamais, à ceux qui viendront en ce monde après moi et jusqu'à la fin de la grande épreuve de l'humanité.

Jésus, père et ami des pauvres, pour cela comme pour le reste vous avez donné l'exemple pour que l'on fasse ce que vous avez fait. En attendant le terme de la vie : « Ecce ego, mitte me⁵ ! »

Il est vrai qu'il ne suffit pas de dire mitte me, il faut aller de soi-même autant que l'on peut.

Autrefois je suis allé, je crois, j'ai trouvé les occasions que trouvent toujours ceux qui veulent. La situation providentielle qui m'a été imposée m'a arrêté et mis en demeure de pousser les autres, de leur préparer des champs de charité. Ai-je réussi ? Pas comme j'aurais voulu.

Et maintenant ? ? il faut recommencer à m'offrir à Dieu, à le prier, à me mettre en état d'entraîner des âmes généreuses, de me remettre à la grande œuvre de charité.

Pour cela, plus que jamais il me faudrait le Misereor.

Prière, méditation, offrande de moi, sanctification et initiatives !

Dieu ne demande pas la passivité. « Surgite eamus ! » « Ite ad oves..... » « Eunt...⁶ » l'action, l'initiative sont évangéliques.

⁵ Is 6, 8

⁶ Mt 26, 46 ; Mt 10, 6-7

Quia triduo jam perseverant mecum et non habent quod menducent

Cette persévérance à suivre le Sauveur depuis trois jours, c'était la manifestation de la bonne volonté que Dieu aime tant, à laquelle il a fait de si belles promesses.

Oh ! ce n'est pas que chez tous Jésus découvrit une bonne volonté bien désintéressée, à vue bien élevée, volonté très surnaturelle et parfaite.

Dieu est moins sévère, moins exigeant que certains hommes. La foule qui le suivait était mue par des sentiments bien variés et beaucoup n'avaient que des sentiments bien naturels, au moins des sentiments bien mélangés de naturel.

Le divin Sauveur s'est servi du reste de moyens naturels pour attirer les âmes et leur faire entendre les vérités surnaturelles. Il s'est montré touché malgré tout de cette bonne volonté et il le témoigne bien par ses paroles.

J'ai constaté dans mon ministère que cette bonne volonté des foules anciennes, elle se retrouve dans les foules contemporaines.

Elles ont été prévenues contre nous, on les a détournées de Dieu, et peut-être que plus d'une fois elles ont été déçues. Malgré tout, quand on leur adresse un appel chaleureux, quand elles croient entrevoir qu'elles trouveront un aliment sérieux, presque toujours elles répondent.

Il n'est pas nécessaire généralement de faire des efforts bien longs ni très extraordinaires pour arriver jusqu'aux bonnes volontés.

La bonne volonté, l'expérience m'a prouvé d'une façon évidente qu'elle existe dans beaucoup d'âmes, surtout de pauvres. À toutes les initiatives que j'ai prises on a répondu. Les prêtres se méfient trop de la bonne volonté des âmes, s'ils étaient plus confiants et plus entreprenants ils auraient beaucoup plus de fruits.

Notre Seigneur était touché de la persévérance des foules à le suivre. Si nous allions au-devant de celles de notre temps nous serions bientôt touchés nous aussi.

Hélas ! au point de vue surnaturel elles n'ont guère l'aliment qu'il leur faut. A l'heure présente il leur faudrait partout des apôtres ardents, actifs, remplis de l'esprit de Dieu, des Saints !

Il y en a sans doute, mais pas assez.

Oh ! que je voudrais l'être ! que je voudrais en avoir autour de moi et pouvoir les mener à la conquête !

Et dimittere eos jejunos nolo, ne deficiant in via.

Nolo. C'était en Jésus une volonté arrêtée, ferme, absolue. C'est le fruit de son misereor. N.S. ne veut pas se contenter de compatir, de gémir, de souhaiter, il veut donner l'aliment à ces foules affamées et menacées de défaillance, et il va leur donner.

Combien ces paroles peuvent s'adapter aux âmes qui au point de vue surnaturel défont sur le chemin de la vie ! Soit par leur faute, soit par suite de circonstances malheureuses, soit par défaut de ceux qui devraient les soutenir, beaucoup d'âmes en effet manquent de l'aliment surnaturel qui les soutiendrait et les sauverait.

C'est, hélas ! le plus grand nombre, surtout dans la classe pauvre et ouvrière.

Qui devrait dire comme le Sauveur : « Je ne veux pas les laisser mourir de faim ! » et pour cela j'emploierai mes facultés, mes forces, mon cœur et ma vie ! » Ce sont ceux qui ont entendu l'appel, qui ont déjà tout donné et qui ne rêvent que de le faire plus encore. Dieu les connaît.